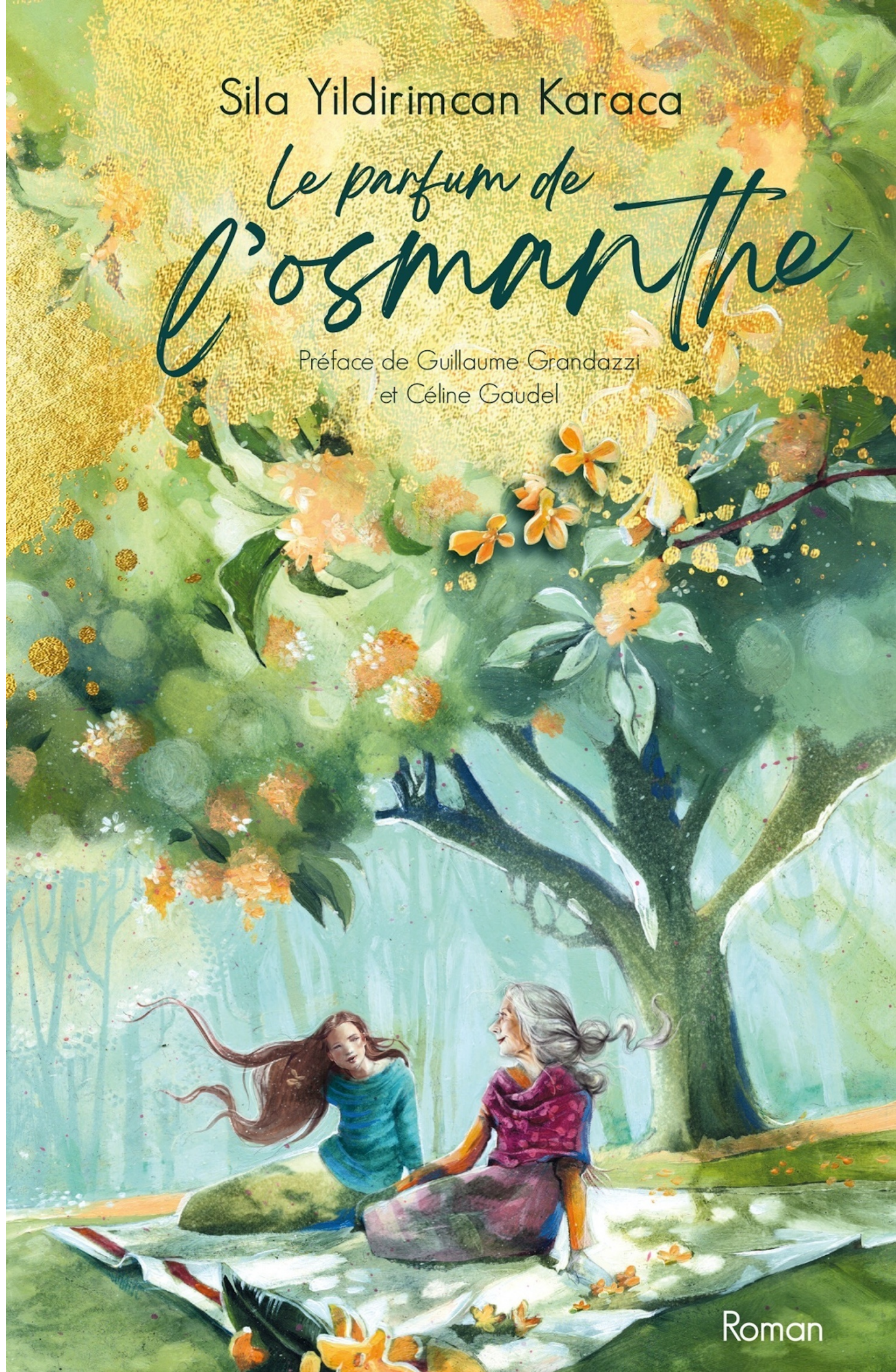


Sila Yildirimcan Karaca

Le parfum de l'osmanthe

Préface de Guillaume Grandazzi
et Céline Gaudel

Roman



Sila Yildirimcan Karaca

Le Parfum de l'osmanthe

© Sila Yildirimcan Karaca, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6390-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE DE GUILLAUME GRANDAZZI

Ce roman questionne nos représentations du vieillissement et des institutions qui accompagnent les personnes âgées dites dépendantes, nos peurs liées à ces représentations souvent péjoratives des « vieux » mais aussi des établissements médicosociaux dans lesquels certains finissent leur vie. Au travers de l'expérience d'une jeune étudiante et d'une histoire intrafamiliale et intergénérationnelle émouvante, c'est plus largement sur la place des personnes âgées dans notre société qu'il nous invite à réfléchir, alors même que le vieillissement de la population – et son corollaire la part grandissante qu'y prendront les personnes de plus de 75 ans – représente assurément un enjeu important des décennies à venir, à défaut de constituer une menace comme le suggèrent parfois certains discours. La vieillesse nous effraie, les vieux nous encombrant et là où, dans certaines cultures africaines, « quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle », nos sociétés dites développées n'y voient souvent que des individus devenus socialement inutiles, parfois des fardeaux pour les proches, les professionnels, les institutions... C'est pourquoi la maltraitance envers les personnes vieillissantes fait l'objet d'une attention grandissante mais demeure un phénomène mal connu, en raison d'un manque de données statistiques qui contribue à le rendre peu visible. Bien que très ancien, puisque des faits allant jusqu'aux gérontocides sont documentés dès l'Antiquité, le problème de la maltraitance des personnes âgées n'a suscité une prise de conscience que depuis une période récente. La notion ne s'est en effet répandue dans les milieux professionnels, institutionnels, politiques et médiatiques, ainsi que dans le grand public, qu'au cours des trente dernières années, en même temps que la notion de vulnérabilité se diffusait dans le champ académique et dans de nombreux secteurs de la société, invitant à être davantage attentifs aux personnes vulnérables.

En effet, la maltraitance toucherait 15 % des plus de 75 ans. Certaines études évaluent même à 20 % le nombre de personnes âgées victimes de maltraitance en institution ou à domicile. Les dernières données du rapport annuel 2021 de la Fédération 3977 contre les maltraitements montrent que 73 % des victimes ont plus de 60 ans et que les maltraitements ont eu lieu au domicile, et que pour deux tiers les victimes sont des femmes. Près de la moitié des personnes mises en cause (48 %) font partie de l'entourage familial de la victime, 34 % sont des professionnels et 18 % sont issus de l'environnement social et amical. Les faits

de maltraitance les plus fréquents sont psychologiques (32 %), physiques (18 %), liés à des négligences involontaires (15 %), financiers (12 %), relèvent du non-respect des droits (10 %) ou sont liés aux soins (7 %).

Même si depuis 2022, l'accent médiatique a été mis principalement sur les situations de maltraitements en Ehpad, les chiffres ci-dessus indiquent que les faits de maltraitance relayés par les appelants se déroulent majoritairement au domicile des personnes et mettent en cause dans un cas sur deux la famille proche des victimes. La famille serait-elle, comme l'écrivait un rapport du Conseil de l'Europe sur les violences au sein des familles, « le creuset de toutes les violences » ? Rappelons que ces chiffres doivent être interprétés avec prudence, car 90 % des personnes âgées de 60 ans et plus vivent à domicile, et il serait outrancier de conclure qu'il y a proportionnellement plus de faits de maltraitance à domicile que dans les institutions médicosociales. Toutefois, les maltraitements perpétrés auprès des personnes âgées au sein de la famille sont nombreux, et probablement plus occultés qu'en institution où le travail en équipe, la pluriprofessionnalité et la remise en question des pratiques professionnelles permettent plus facilement de les prévenir, de les repérer et de trouver des solutions. En effet, la famille fonctionne davantage en vase clos en refusant parfois toute aide extérieure et il est souvent plus difficile pour les professionnels d'identifier les phénomènes de maltraitance et d'intervenir. Ainsi, les maltraitements familiaux sont souvent tabous, secrets et dissimulés par leurs auteurs comme par les victimes, ceux qui les dénoncent ne révélant que la pointe émergée de l'iceberg des maltraitements invisibles.

Dans l'environnement institutionnel, les défaillances concernant le respect de la dignité et de l'intégrité des personnes – et plus largement des droits fondamentaux des personnes – ont fait l'objet de travaux importants qui ont, malgré les difficultés de signalements¹, porté à la connaissance du public et de l'État les maltraitements institutionnels notamment dues aux conditions organisationnelles et budgétaires ainsi qu'au manque de personnels. Les récents scandales de la maltraitance en institution tels que dénoncés par exemple dans le livre *Les fossoyeurs* de Victor Castanet, ont également ravivé l'attention et la vigilance sur les violences ordinaires qui gangrènent parfois les lieux de vie collective. Par réaction, le maintien à domicile des personnes âgées a trouvé un regain d'intérêt de la part des services publics et des familles, désormais promu sous la forme du « virage domiciliaire ».

La maltraitance intrafamiliale envers les personnes âgées se catégorise par des abus d'ordre physique, psycho-social ou financier mais se manifeste surtout par l'abandon ou le mépris de la famille. Cette violence est difficile à repérer et à identifier étant donné ses caractéristiques spécifiques : « Violence cachée au monde extérieur, concernant tout le groupe familial qui est un ensemble, un système « écologique », c'est-à-dire fondé sur l'interaction entre ses membres, doté d'une grande ambivalence à cause des liens étroits entre la victime et l'agresseur »². Cet entre-soi confine la maltraitance au foyer privé que l'État ne peut quasiment pas pénétrer d'autant plus que les victimes ne sont souvent pas psychiquement ou matériellement en condition de dénoncer les abus, et leur crédibilité est couramment mise en doute. Ainsi, cette forme de violence est un phénomène méconnu à propos duquel il n'existe pas d'enquêtes qui permettraient d'en mesurer précisément l'ampleur et les incidences.

La question du choix entre institutionnalisation et maintien à domicile des personnes âgées n'est pas nouvelle. Elle est même très ancienne, comme l'a rappelé Bernard Ennuyer³ en donnant quelques jalons historiques du débat domicile *versus* hébergement que des textes datant de 1791 posaient déjà. Sans refaire ici l'histoire de ce débat, notons que le rapport dit Laroque sur la politique de la vieillesse et publié en 1962⁴ a constitué le coup d'envoi de la politique de maintien à domicile, rompant avec la politique d'institutionnalisation des personnes âgées alors dominante. Toutefois, l'accent mis sur l'importance du maintien à domicile a pu faire oublier la visée éthique sous-jacente, à savoir permettre aux personnes âgées de conserver leur place dans la société et de vivre parmi les autres générations. Ainsi, le maintien à domicile prôné alors, comme le « virage domiciliaire » encouragé 60 ans plus tard, ne constitue pas une finalité en soi, même s'il répond aux souhaits de la plupart des personnes âgées qui préfèrent vivre chez elles le plus longtemps possible.

Sans doute, la prise de conscience des maltraitances intrafamiliales et la crise du modèle de l'institutionnalisation des personnes âgées dépendantes montrent que les politiques de la vieillesse menées depuis plusieurs décennies ont échoué à faire exister la « société normale » évoquée dans le rapport Laroque, dans laquelle les vieillards ont toute leur place et sont « constamment mêlés à des adultes et à des enfants ». La prudence conseille donc de ne pas passer brutalement du modèle de l'Ehpad au rester à domicile systématique, chaque modèle pouvant s'avérer délétère s'il procède d'une injonction qui ne respecte

pas les souhaits et le choix de la personne concernée. En effet, les Ehpad sont des lieux de vie collectifs, qui permettent de ne pas être seuls, d'avoir une vie sociale, des liens, des relations, que les personnes n'auraient pas nécessairement à domicile. Ces lieux de vie donnent également l'opportunité de bénéficier d'animations et d'activités thérapeutiques. Mais l'Ehpad est aussi, dans les faits, un lieu qui glisse vers une prise en charge croissante des personnes précaires, instables et surtout médicalisées. Ce double constat invite au respect du choix de chacun mais surtout à l'évidence que le domicile ne convient pas à toutes les situations et que la prise en charge des personnes âgées dépendantes concerne également la solidarité collective.

Ainsi, les questions éthiques soulevées sont de deux natures. Elles concernent en premier lieu une éthique appliquée qui doit se saisir des situations singulières et particulières, tenir compte de la personne, mais elles concernent également une éthique des choix collectifs quant à l'accompagnement sociétal des personnes âgées. Cette tension éthique entre la liberté de déterminer soi-même son lieu de vie et le devoir de solidarité à l'égard de ceux dont la vulnérabilité réclame un soutien collectif ne peut se résoudre par le choix unilatéral du maintien à domicile. Et pour cause, il ne faut pas omettre que la majorité des entrées en Ehpad se fait pour des raisons de santé et sur décision de la famille, par nécessité, par une sorte d'injonction des faits qui dépasse la volonté de la personne.

La lutte contre les situations de maltraitance est souvent rendue difficile par le secret et le tabou qui entourent les actes dont sont victimes les personnes âgées, qui hésitent souvent à se plaindre, plus encore à porter plainte ou demander réparation. Les situations de perte d'autonomie, voire de démence, les difficultés de communication, le fatalisme éprouvé par les victimes, sont également autant d'éléments qui rendent le diagnostic de maltraitance délicat à poser. Rendre visible ce qui est invisibilisé, par une attitude d'écoute et d'observation de la victime dans la durée, car la maltraitance désigne la répétition d'actes maltraitants dans une temporalité généralement longue, constitue la première étape dans le processus de repérage qui peut conduire au signalement d'une situation de maltraitance. Respecter l'autonomie de la personne victime de maltraitance est évidemment primordial, mais il convient de s'assurer que la personne âgée jouit de toutes ses facultés lui permettant de prendre une décision libre et éclairée, et que les différentes dimensions de son autonomie – d'action, de pensée et de volonté – ne sont pas altérées par l'âge ou la maladie. Dans le

cas contraire, il faut intervenir et protéger la victime en instruisant la situation afin, si besoin, de la dénoncer et d'y mettre fin.

Au niveau collectif, la prévention de la maltraitance envers les personnes âgées passe notamment par une meilleure compréhension du vieillissement et de ce qu'il induit fréquemment, à savoir la dépendance et la perte d'autonomie, lesquelles engendrent un besoin de soutien et de solidarité envers les personnes que l'avancée en âge rend de plus en plus vulnérables. L'accompagnement et le soutien des personnes âgées dépendantes nécessite une bonne connaissance des processus à l'œuvre dans le vieillissement et les pathologies qui lui sont associées, comme des facteurs susceptibles de produire des situations de maltraitance. Le plus souvent, les proches de la personne âgée ou les aidants familiaux ne sont pas formés et manquent de connaissances quant aux comportements appropriés à la vulnérabilité de la personne. La qualité de la relation avec la personne vieillissante risque alors de se dégrader, et ce d'autant plus que les capacités et l'état de santé de la personne aidée vont se détériorer.

Plus largement, ce sont les représentations de la vieillesse qu'il est nécessaire d'interroger et de faire évoluer, car elles font le lit des phénomènes de maltraitance. Considérés comme socialement inutiles, dépendants, non autonomes et comme un fardeau pour les familles et la société, les personnes âgées sont déjà victimes, avant même de subir parfois la maltraitance institutionnelle ou intrafamiliale, de nombreuses formes de discrimination et de stigmatisation dans l'espace public et le monde social, et d'un isolement croissant. Les projections relatives à l'augmentation du nombre de personnes âgées dépendantes dans les prochaines décennies laissent penser que les personnes âgées maltraitées seront de plus en plus nombreuses à l'avenir, du fait également de la diminution prévue du nombre d'aidants familiaux. Force est de constater par ailleurs que les politiques publiques ne répondent que trop partiellement aux attentes et aux enjeux du vieillissement de la population ainsi qu'aux exigences de solidarité collective. Les maltraitements envers les personnes âgées ne sont pas le fait que des familles ou des professionnels du monde médicosocial, mais également la responsabilité d'une société qui produit – notamment au travers de ces institutions que sont la famille et les établissements médicosociaux – les conditions structurelles dans lesquelles les questions éthiques du « vivre ensemble », de l'accompagnement des vulnérabilités ou encore de la cohabitation intergénérationnelle, peinent à être reconnues comme essentielles à la construction d'un monde commun juste et solidaire. C'est à la

construction d'un tel monde qu'œuvrent l'auteure de ce roman et, à travers elle, Emma, son héroïne.

PRÉFACE DE CÉLINE GAUDEL

On a coutume de dire que certaines rencontres ne sont pas le fruit du hasard. Derrière cette phrase toute faite se cache souvent une jolie vérité. J'aime à penser que ce hasard ne met justement pas les autres sur notre route sans raison, que chaque rencontre, chaque échange, si infime ou bref soit-il, éclaire notre quotidien d'une petite étincelle nouvelle. C'est exactement ce que je ressens en pensant à Sila et notamment à ses écrits.

Les mots sont pour moi un terrain de jeu fantastique. Entre lecture et écriture, je passe des heures à les assembler, les contempler, les laisser instiller en moi toutes sortes d'émotions. Qu'ils soient réconfortants ou percutants, ces mots enrichissent mon quotidien en m'ouvrant à différents horizons, différentes perceptions. Pourtant, certaines lectures restent plus difficiles à aborder que d'autres, tant les sujets qu'elles mettent en lumière peuvent être émotionnellement délicats à gérer. En découvrant le résumé du Parfum de l'Osmanthe, je me suis posé de nombreuses questions. Cette lecture allait inévitablement me sortir de ma zone de confort et atteindre une corde sensible, que je m'applique normalement à conserver bien à l'abri. Je ne savais pas si j'étais prête pour cela. Pourtant, sans trop savoir comment l'expliquer, une fois plongée dans ce texte, je ne pouvais plus m'en défaire. Je me suis attachée à Emma dès les premiers chapitres. Sa fraîcheur, sa persévérance, son humanité m'ont donné envie de la suivre dans cet univers qui me faisait si peur. Sous la plume de Sila, j'ai pris plaisir à parcourir les couloirs de cet Ehpad, à rencontrer Maria, Adèle, Mehmet, Bernadette, Didier, ces résidents pétillants pourtant souvent écorchés par la vie, à écouter leur histoire et à partager leur vécu. Comme Emma, j'ai ri, j'ai espéré, j'ai pleuré, mais surtout, j'ai découvert un monde dans lequel le mot social prend vraiment tout son sens.

Ce roman m'a touchée bien plus que je n'aurais pu l'imaginer. J'y repense souvent et, à chaque fois, je remercie Sila de me l'avoir fait découvrir. Son texte est beau, teinté de la douce humanité qui la caractérise, tout en appuyant sur certains points importants qui gagneraient à être reconsidérés par les responsables de cette filière sociale. Elle dénonce sans jugements, elle explique sans leçons. Elle transmet, tout simplement, un peu de ce monde qu'elle a l'habitude de côtoyer, avec ses forces et ses faiblesses. Elle ouvre une porte vers l'optimisme, même dans les moments plus sombres. Cette lecture nous pousse